

Guézeunec ne s'occupa pas d'elles davantage ; il était convaincu qu'il les prendrait par la famine et que les privations de toutes sortes les feraient céder ; il ne se trompait qu'à moitié : Yvonne essaya bien de décider sa fille, mais Marie se montrait inflexible, et eut-elle appris que son oncle était parti à Pontivy pour modifier son testament, elle n'eut pas consenti, tellement le souvenir de Louis remplissait son cœur et sa pensée.

Conseillé par son inséparable ami, Pierre était parti pour Pontivy de nouveau, il avait été faire une visite à son notaire, et frappé d'une attaque en sortant de l'étude, il était mort sans prononcer une parole.

C'est alors que Marie se rendit compte de la destinée qu'elle s'était faite à elle et à sa mère.

Pierre n'était pas aussi riche qu'on le supposait. Il avait emprunté de l'argent quelques années auparavant et le mobilier de la ferme avait en partie été acheté avec cet argent, à lui par Le Goff, qu'il voulait désintéresser en lui donnant Marie. Mais la dette envers Le Goff payée, il restait encore une certaine somme qu'il avait léguée à sa nièce.

A sa dernière visite chez le notaire Guézeunec, avait changé tout cela.

Il avait dit qu'à moins que Marie n'épousât Le Goff dans l'année, la somme qui lui revenait serait donnée à l'asile des vieillards de Pontivy.

— Voilà ton cœur, malheureuse enfant, lui dit Yvonne, quand elle apprit la teneur du testament ; et par ta faute, nous sommes réduits à la misère.

Cependant les semaines se passaient, et Marie

ne voyait que trop clairement le secret espoir qu'avait sa mère de la voir enfin consentir : elle redoutait le voisinage de Le Goff et elle cherchait pour décider sa mère à quitter St-Cornély, mille raisons plus ou moins plausibles, alléguant que dans une ville ou au moins dans un village plus important, elles auraient plus de

chance de trouver toutes deux de l'ouvrage.

Yvonne faisait la sourde oreille et trouvait toujours un prétexte pour reculer le départ.

Un jour, Marie aperçut en rentrant un tas de bois sec dans un des coins de la pièce qui leur servait de logis.

— D'où vient ce bois ? demanda-t-elle.

SYMPATHIES AVEC POIS ET MESURE



Le père Mathurin. — On s'attache aux animaux comme aux hommes. Tiens, ce cochon, je l'aime comme un de mes enfants.

Le visiteur. — Il est, en effet, superbe. Il est, du reste, à point.

Le père Mathurin. — Oui ; je vais le tuer la semaine prochaine.

— Cela ne te regarde pas, la curiosité est un vilain défaut, répondit sa mère en lui tournant le dos.

C'en était trop pour la jeune fille, son cœur se soulevait de dégoût ; elle avait compris que c'était un don de Le Goff ; elle se mit à pleurer.

La vie devint entièrement dure pour Marie, sa

mère ne cessait de lui donner clairement à entendre que d'elle seule dépendait pour toutes deux une existence douce et heureuse, mais elle restait néanmoins inflexible et Louis ne sortait plus de son esprit.

Il est mort, disait Yvonne, sa campagne devait durer 6 mois ; s'il était revenu, on aurait eu sa visite et s'il vivait, son absence prouvait bien ce qu'était son amour.

Marie ne répondait pas, une voix intérieure lui disait qu'il vivait et reviendrait.

Le printemps commençait à s'avancer ; déjà les châtaigniers montraient leurs gros bourgeons à fruits, et la vigne qui grimpait sur la façade de la chaumière et que Marie avait palissée avec un soin jaloux, remplissait l'air de la senteur douce et pénétrante de sa fleur. Rêveuse, la jeune fille était assise sur le seuil de la porte, respirant à pleins poumons l'air embaumé du soir, quand elle conçut l'idée de prendre avantage de la température pour persuader à sa mère d'aller chercher de l'ouvrage dans le village où pour la première fois elle avait connu Le Loubeneuc.

Il était possible, certain même, qu'il avait là des parents, des amis, et alors elle pourrait obtenir de lui des nouvelles certaines.

C'était l'heure où les deux femmes prenaient leur repas du soir. Marie se leva et mit en place les deux petites écuelles vertes qui leur servaient d'ordinaire à manger le souper, puis se plantant résolument devant sa mère :

— Mère, lui dit-elle, si vous voulez vous décider à aller habiter Plou-à-ven,

nous serions certaines de trouver de l'ouvrage ; voici la saison des fains, et je pourrais même essayer d'avoir de la couture pour l'hôtel ; pendant le séjour que nous y avons fait l'année dernière, j'ai oui dire qu'on avait besoin d'une couturière pendant la saison d'été.

Yvonne hocha la tête d'un air peu convaincu,